

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Les almanachs prédisent que l'hiver sera rude; nos bons villageois, que le passage prématuré des cigognes a surpris, affirment que la neige et la glace couvriront la terre pendant de longs mois et le capitaine *** brochant sur ces dires, confirme par ses savants calculs et ses observations, ces prédictions glaciales. Brrr..... on frissonne rien qu'en y pensant et le nez rougit, et les lèvres se gercent, et les doigts se raidissent et la pensée se fige... Cette perspective fait que l'on capitonne son nid, que l'on drape des portières, que l'on tend ses tapis, que l'on met près de cette fenêtre un paravent chinois et près de la porte cet autre en tapisserie. On cherche par toutes sortes d'arrangements, à se préserver du plus petit vent coulis, visiteur fâcheux, qui vous laisse, souvent, pour carte de visite, une horrible névralgie.

Pendant que nous nous occupons de cette amusante réinstallation intérieure, notre couturière nous invente de bons et confortables manteaux dans lesquels nous pourrions braver la température la plus rigoureuse, sans craindre les bronchites.

Ces manteaux en beau drap à dessins épinglés ou en damas de velours, reçoivent, la taille seulement, une doublure de fourrure qui préservera du froid; la jupe et le devant seront doublés en satin. Enveloppée d'un



Costume en velours pékin gris acier et vigogne.
De madame Hubler, 10, place Vendôme.

de ces beaux et chauds manteaux, si bien confectionnés par madame Turle, nous n'aurons rien à craindre d'un hiver sibérien.

Nos costumes prennent, sous l'influence de ces prédictions de froid, des allures tout à fait moscovites. La fourrure s'y montre en garniture; l'astrakan noir et gris, comme nous le disions dernièrement, est en grande faveur.

Une autre fourrure très élégante, mais peu solide et fort chère est, par cette double raison, réservée aux grandes élégantes; c'est le chinchilla. Cette fourrure, qui semble du marabout, forme comme un duvet léger qui sied à ravir. Voici le costume que madame Turle vient de faire pour madame de L.; on ne peut rien voir de plus joli. Un beau satin et un velours uni, dans les gris foncés — un ton nouveau que nous ne pouvons définir qu'en le comparant au gris éléphant *propre* — sont combinés avec goût; et une garniture de chinchilla avec ses tons de gris marbrés, relève encore l'élégance de ce costume de visite. La jupe en velours est coupée

en rond par trois bandes de chinchilla; la première posée au bord, est dépassée par un tuyauté en velours. La tunique en satin est montée, devant et à droite, par de larges plis plats, et relevée par quatre plis, faits de côté et au bas; ces plis se perdent sous les lés de derrière qui sont plissés et droits avec une bande de chinchilla. La tournure fort accentuée:

gauche une draperie arrondie. Le corsage est en satin avec une très courte basque, qui se détache sur une autre basque en velours et peu longue. La visite en velours, petite et assez ajustée, reçoit une splendide frange en chenille et perles et au-dessus, une bande de chinchilla. Devant, de très beaux brandebourgs en chenille et perles se ferment sur le chinchilla qui garnit le bord. A l'encolure un collier de fourrure.

Ce costume est d'une grande élégance; on le voit descendre d'un coupé de Binder, aller à pied ne peut lui convenir. Il y a de certaines toilettes qui, toutes comme il faut qu'elles soient, cesseraient de l'être, portées à pied.

Nous allons oublier le manchon, un joli fouillis de nœuds piqués dans un peu de fourrure.

A côté de ce costume d'une élégance hors ligne, nous voyons, chez madame Turle, 9, rue de Clichy, de charmants costumes journaliers et d'autres, pour visite et dîner, d'une gracieuse allure. Le lainage uni est garni de tresse mohair unie ou mélangée. Si la hauteur n'est que de trois à quatre centimètres, on en mettra cinq, sept et neuf rangs; si elle atteint dix et douze centimètres, un seul rang suffit, surmonté de trois autres rangs de tresse graduée. Au tour de la tunique on la disposera en pattes, de même au corsage et à la manche. Au bord de la basque, la tresse formera des bouclettes dépassantes. Cette manière ne convient qu'à la tresse de trois et quatre centimètres de hauteur; plus haute cette disposition serait lourde et disgracieuse.

Nous voilà bretonnant et avec succès. La copie modifiée de la veste bretonne qui est si fort en faveur, est jolie avec son gilet-plastron brodé de soies aux couleurs vives. Le jaune domine dans la broderie, et ce ton déjà riche est encore relevé par une soie rouge très sobrement répartie dans le dessin. La broderie suit la ligne courbe de l'encolure et du bas du plastron, le milieu est uni et dessus se ferme la veste dont les côtés s'enfuient, pour dégager la broderie. Un col droit brodé, et à la manche, un très haut parement encadré d'une broderie. Le costume est en drap marine. La jupe, coupée verticalement et tout autour, de quilles plissées, prenant en pointe du tour de taille, est drapée d'une gracieuse et courte tunique, et au bas se monte un tuyauté. Cet ensemble est des plus charmants. C'est aux jeunes femmes et aux jeunes filles que ce costume est dédié; qu'elles se hâtent d'en jouir, car sa vie sera courte, comme l'est celle de toute mode marquante et originale. De plus, comme cette broderie est fort chère, on l'imitera en galon et alors, tombée dans le domaine public, les yeux en seront dégoûtés. C'est chez madame Hubler que nous avons vu cet original costume et ces belles broderies; et nous savons que nos grandes couturières préparent, pour remplacer le Jersey, des corsages bretons qui se porteront avec la jupe garnie de tresse mohair.

Les chapeaux nous semblent plus grands, mais les

formes sont tellement variées, que nous ne pouvons guère dire laquelle aura le plus de vogue.

Les garnitures sont volumineuses: des coques, des plumes, des oiseaux, le tout très abondant. Trois, et jusqu'à cinq têtes d'oiseaux servent d'attache à un seul corps, aux ailes ouvertes, et à la queue en aigrette. Des perdrix — c'est le moment — se montrent, avec quantité de plumes hérissées et la tête enfoncée dans la collerette, comme effrayées d'un bruit soudain.

Les garnitures de fleurs sont montées de pyramide, avec des coques en ruban posées derrière, comme pour soutenir les branches flexibles. Ces garnitures, qui comprennent plusieurs sortes de fleurs, nous paraissent plus jolies que la garniture uniforme, et vont mieux au visage.

Nous avons dit que la fantaisie garnit le chapeau rond de fourrure, astrakan ou autre, et qu'il prend une forme hongroise des plus séyantes. A propos de fourrure nous trouvons étrange que le castor si joli dans sa couleur naturelle, soit teint en noir. Cette teinture le rend semblable au chat et à ces vilaines peaux qui garnissent les confections ordinaires des magasins de nouveautés. Il faudrait, pour bien faire, que l'on mit dessus, une étiquette avec ces mots: castor teint en noir.

Disons un mot du juponage, si important aujourd'hui. Nous voyons quantité de tournures et de Jupons à ressorts qui doivent donner à la tournure ce développement fuyant et cette croupe accentuée qui sont le cachet des modes actuelles, mais beaucoup nous semblent manquer de grâce. En fait de tournures et de Jupons nous avons trouvé parfaitement réussis ceux de madame Marguerite Bordereau. On voit que la pose des cercles est étudiée en vue de soutenir les draperies sans trop les développer. Le mouvement est fuyant, cadrant bien avec celui de la jupe, et la tournure n'a rien de trop proéminent. Dans tout cet arrangement on sent la faiseuse de bon goût. Son jupon à ressorts avec une moitié de jupon plus ou moins richement garnie de volants, de dentelle, de bouillonnés pour le surah où le satin, de velours et de plissés pour le cachemire, est la perfection du genre. Sur ce jupon la jupe n'aura pas à craindre d'être trop ou pas assez serrée et la tournure trop plate ou trop proéminente. Tout est étudié pour que l'ensemble soit élégant et la désinvolture coquette. Ce jupon se fait en nanzouck avec beaucoup de dentelle pour les robes de soirée et de bal.

Les petites tournures indépendantes sont fort com-modes. Il y en a une qui est faite de six petits volants placés les uns sur les autres, ce qui nous paraît préférable au coussin adapté à la jupe. Il y en a avec ressorts, longues ou courtes, de plus ou moins arrondies, d'autres très développées pour les femmes trop minces. Le choix est fort grand, comme vous voyez, mesdames, et encore nous ne vous signalons pas toutes les formes créées par madame Marguerite Bordereau, qui demeure rue du Sentier, 32.

CORALIE L.





Falcooner, imp. Paris.

4495

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

*Coiffures de M^{me} BREANT CASTEL, 6, r. Gluck - Ceinture Régente et Corset Anne d'Autriche de M^{mes} de VERTUS, 12, r. Aubert.
Chaussures de la M^{me} KAHN POIVRET, 61, r. Montorgueil - Eau d'HOUBIGANT, 19, r. du Faub. S. Honoré - Machines à
coudre, H. VIGNERON, 70, B. St. Sebastien.*

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 181 et 183).

Pardessus en velours couvert de dentelle. — Longue visite en velours doublée de satin piqué crème. La jupe est couverte par une jupe en dentelle plissée de plis plats, et le corsage par une écharpe drapée, relevée dans des boucles de ruban de velours. La manche en velours est couverte par deux rangs de dentelle; une épaulette en velours, une courte bretelle et un col droit, le tout terminé en patte.

Manteau en vigogne double et velours loutre. — Corsage ajusté avec un plastron brodé en perles de couleur, cerné de deux longues pointes en velours. Sur le col, collier de castor naturel. A la manche, parement en velours surmonté d'une passementerie perlée. La jupe se monte au contour de la pointe du corsage; elle forme un tablier plat, orné d'une superbe passementerie brodée de soie et de perles. De chaque côté se fixe la jupe qui a un bord de fourrure et un poul, des boutons et des pampilles au bord touchant le tablier. Très beau pardessus se portant sur une robe unie avec la jupe plissée verticalement.

Costume en velours pékin gris acier et vigogne. — Jupe en vigogne; au bas, un large biais en pékin, et sur la partie supérieure une draperie-bourrelet en pékin perdue sous le poul qui est en vigogne. Corsage ouvert sur un gilet en pékin, l'étoffe posée en biais, et arrêté dans une ceinture que dépassent deux pointes en vigogne rejoignant celles de la basque. Col droit.



3272

Pardessus en velours couvert de dentelle.

Manteau en vigogne double et velours loutre. De mesdemoiselles Vidal.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4495

TOILETTES DE DÎNER

Robe en satin rose ancien, orné de Malines. — Jupe en taffetas, le côté droit et une partie de la traine, dans sa largeur, sont ornés de volants de Malines disposés en cintre, et deux par deux, avec un pli rapporté en satin, séparant les séries de volants; au-dessus une très petite draperie faite de plis plats. Une quille en satin coupe de côté cette garniture en suivant le mouvement fuyant de la traine. Une grande draperie-tablier découvre la dentelle, et au bord fuyant se pose une Malines plissée, relevée à intervalles égaux, par un flot de coques en ruban de satin; à gauche, des plis étagés retombent sur la traine. Corsage à pointe lacé sous le bras; au décolleté en V une Malines, et à la pointe une touffe de fleurs. — Bas de soie crème. — Souliers en satin rose ancien. — Gants de Suède naturel. — Dans les cheveux une aigrette de fleurs.

Costume en satin bleu Louis XV, orné de tulle Malines brodé. — Jupe en satin relevée en poul. Le bas garni de tulle Malines, disposé en une suite de bouillons verticaux, pincés à sept centimètres du bord inférieur par un nœud en velours capucine. Au-dessus, pour en cacher la pose, un volant de tulle Malines brodé, festonné en écailles. Sur ce volant tombe le bord de coquilles en satin qui terminent des quilles partant de la taille. Ces sortes de pans sont entourés de dentelle et pincés d'un nœud à quinze centimètres du bord inférieur. Corsage lacé derrière, ouvert en cœur et drapé d'un fichu en velours, arrêté par un coquillé de dentelle. A la manche demi-longue, une dentelle surmontée d'une draperie en velours, un nœud extérieurement. — Bas de soie et soulier en satin. — Gants de Suède.

CHRONIQUE

Une odalisque autour du Lac. — Une sultane à l'Hôtel des Ventes. — Autrefois et aujourd'hui. Marie Van Zandt et Erminia Frezzolini. L'enfant gâtée et la femme de génie. — Mademoiselle Marie Baschkirtschef. De quoi meurent aujourd'hui les jeunes filles.



VEZ-VOUS remarqué cette loi singulière du hasard d'après laquelle une rencontre, de même qu'un malheur, ne vient jamais seule?

Il y a quelques jours, sur les bords défleuris du Lac, je vis venir à moi un couple fort élégant. L'équipage à deux chevaux, remarquablement tenu, suivait à distance. Peut-être, si le mari n'eût point été là pour m'aider, n'aurais-je pas reconnu la femme, car je ne l'avais jamais aperçue que voilée, fort imparfaitement d'ailleurs, des plis du *firedjé* et de la gaze blanche du *yachmak*, dans le salon superbe de son yali de Kanlidja, où elle avait son jour, ni plus ni moins qu'une élégante du boulevard Malesherbes. Une fois, même, le pauvre Charles Tissot, alors ambassadeur à Constantinople, l'avait invitée à la magnifique fête champêtre qu'il nous donna dans sa résidence d'été. Pour se conformer à l'étiquette, il avait fait dresser, pour la belle musulmane et deux ou trois de ses amies, une tente spéciale munie d'un grillage doré par où ces dames voyaient sans.... avoir l'air d'être vues.

Et maintenant je rencontrais Kazim Hanoun — c'est le nom qu'elle portait encore l'année dernière — en plein bois de Boulogne, coiffée d'un chapeau de Virot, et cambrant dans une jaquette ajustée de velours sa taille massive d'orientale, ignorante du corset. Là-bas, l'épouse de Kazim était une grande dame, mère du bel Izet-Bey, lequel épousa la princesse Noura, nièce de l'ex-khédive Ismail. La princesse Noura avait une sœur, la fameuse Nazli, dont je vous parlerai tout à l'heure.

Le cavalier, fort correct, fort beau garçon, qui accompagnait, l'autre jour, sur les bords du lac, la belle musulmane, est un Belge, M. Van der B..., que j'ai connu à Constantinople, alors qu'il y était secrétaire de légation. C'est à ce moment qu'il connut et admira madame Kazim, devenue aujourd'hui sa femme très légitime. Les journaux, il y a un an, firent du bruit de ce mariage. On parla de murs du harem escaladés, d'eunuques gagnés à prix d'or, d'enlèvement dramatique, que sais-je....? La vérité est que M. Van der B... n'escalada rien du tout. La belle odalisque était veuve, parfaitement maîtresse de ses actions, et, comme elle approchait de la cinquantaine, bien que belle encore, on doit supposer qu'elle savait ce qu'elle faisait. La voilà devenue madame Van der B... On peut lui reprocher de n'avoir pas encore la grâce d'une Parisienne, de marcher les bras et les jambes écartés, la tête en arrière, les pieds traînants. Mais où allons-

nous, où plutôt où va l'Islam, si les fleurs mystérieuses des *yalis* du Bosphore viennent s'épanouir librement au soleil du boulevard? Attendez; je n'ai pas fini.

Peu de jours après cette rencontre, j'entrais, à l'hôtel des Ventes, dans la salle où l'on exposait le mobilier de l'ex-ambassadeur Tissot, que je nommais tout à l'heure. J'ai retrouvé là mille souvenirs de lui, ses meubles, ses livres, ses bibelots, cette argenterie dans laquelle j'ai mangé plus d'une fois, et jusqu'à sa montre, que je l'ai vu tirer souvent de sa poche en me disant :

— Allons! je vous quitte. Il est temps de penser aux choses sérieuses.

Une vitrine enfermait, pêle-mêle, toutes ses croix, ses plaques, ses cordons et, dans le fond de la salle, le grand lit sculpté où il est mort dressait ses colonnes et ses statuettes italiennes.

Sur un bahut, dans un coin, un cadre doré, auquel personne ne prenait garde, contenait une photographie de femme portant la signature du modèle. Le visage, sans être régulièrement beau, étonnait par je ne sais quoi de hardi, d'impérieux. Les yeux, dont les noirs sourcils se rejoignaient presque, avaient une singulière expression. Il aurait fallu bien peu pour les rendre cruels. Le costume, un peu théâtral peut-être, semblait celui d'une Européenne au courant des modes. La belle n'était aucunement voilée, mais, par une concession passablement ironique aux coutumes de son pays, elle tenait à la main l'écharpe de gaze dont Mahomet ordonne que le visage des femmes soit couvert, hors du harem.

C'était la princesse Nazli!

O agonie d'une civilisation sur laquelle tant de siècles ont passé sans la détruire! De graves symptômes, presque à partir du commencement du siècle, montrent que ses jours sont comptés, depuis ces Grecs secouant le joug, aux accords de la lyre d'Hugo et de Byron, jusqu'au baron Hirsch tenant tête, à lui tout seul, au Sultan, pendant que j'écris ces lignes, à propos de rails et de locomotives. Mais, jusqu'ici, la situation de la femme était restée immuable dans la société islamique. La grille dorée du harem n'avait pas cédé devant l'assaut des idées chrétiennes. Et voilà qu'on a pu voir, rue Drouot, la photographie de la petite fille de Mehemet-Ali offerte aux enchères, sans voile, à une douzaine de *giaours* qui auraient payé de leur vie, jadis, un regard indiscret jeté sur la princesse musulmane.

Il faut dire, d'ailleurs — et ce n'est point à l'éloge de ces charmantes émancipées — que les idées chrétiennes ne sont pour rien dans l'affaire. Cette grosse révolution se fait par la coquetterie, par la légèreté, par les romans de Calmann-Lévy, par les toilettes de Rodrigue, si bien que ces pauvres créatures, n'étant plus musulmanes, ne sont rien du tout, pas même jolies, car la beauté des Orientales est une légende qui disparaît avec leur

yachmak. Il y a longtemps que nous savons à quoi nous en tenir, nous autres qui les avons vues chez elles, de près, et non pas dans les tableaux du Salon.

Pauvre Nazli ! elle aura contribué, plus qu'aucune autre, à ce qui arrive. Elle a été la première amazone parmi les Turques. Je la vois encore chevauchant, dans la forêt d'Alendagh, près du Bosphore, vêtue comme une habituée d'Hyde-Park ou de l'allée des Po-teaux, coiffée du chapeau d'homme et à peu près voilée de gaze bleue. Miss Albert, sa dame de compagnie, une Anglaise pur sang, l'accompagnait toujours. A cinquante pas, un groom suivait, en veste écarlate à manches noires pendantes, à large pantalon bleu brodé, enfoncé dans des houseaux.

Elle jouait du piano, ne manquait pas un ouvrage nouveau de Feuillet et lisait régulièrement le *Times*. Pleine d'esprit et de malice, elle était la première à se moquer finement de la condition singulière des femmes de son pays, et je me souviens encore d'une lettre qu'elle écrivait à une ambassadrice, se terminant par ces mots :

My mamans send you their love.

Ce qui doit se traduire littéralement par :

« Mes mamans vous font leurs amitiés », pluriel qui s'explique de lui-même, puisque le prince son père avait plusieurs femmes.

Pauvre Nazli ! pauvre Tissot ! pauvre Constantinople ! comme tout cela est loin !

Faut-il nous rapprocher de Paris ? En vérité, je me demande si nous y gagnerons quelque chose. Vous vous doutez bien que Paris n'a pas été prodigieusement gai depuis une quinzaine.

Heureusement que mademoiselle Van-Zandt a fait diversion à..... ce que vous savez, en ratant avec tout le fracas possible, ses débuts dans *Rosine du Barbier*. La jeune artiste Américaine était-elle grise ou malade ? avait-elle bu trop de whisky ou pas assez de fleur d'oranger ? telle est la question sur laquelle tous les journaux ont discuté et discutent encore. Ils ont, d'ailleurs, étudié la chose avec plus de soin que s'il se fût agi des affaires du Tonkin. Leurs meilleurs rédacteurs sont montés en voiture. Ils sont allés voir madame Van-Zandt mère, sa fille, le directeur du théâtre, le médecin, les camarades. Ils ont goûté ce qui restait au fond du verre laissé dans la loge de la pauvre artiste. Les uns ont trouvé que cela sentait l'alcool ; d'autres ont opiné pour le sirop ; quelques-uns ont cru démêler le goût du phosphore. Ci : une malheureuse jeune fille retournée comme un paquet de linge trouvé sur le trottoir et..... quinze ou vingt mille lignes de copie à vingt-cinq centimes l'une. Car c'est par là que tout finit, avec le journalisme actuel, un métier, « et si facile, mon Dieu ! » comme disait Geoffroy dans une pièce du Palais-Royal.

La mort de celle qui fut Erminia Frezzolini a fait moins de bruit dans le monde que l'indisposition malencontreuse de « l'enfant gâtée de la salle Favart ». Et cependant la Frezzolini fut une artiste d'une autre

envergure que la fauvette Américaine et même que tous les rossignols qui gazouillent, avec plus ou moins de succès, dans les forêts de carton peint de nos théâtres.

La Frezzolini fut, pour nos pères, le *nec plus ultra* de ce qu'on nommait alors une *prima donna*. Elle fut plus qu'un instrument admirable ; elle fut une nature vibrante, passionnée, mettant son génie d'interprète au service du génie créateur des grands maîtres. Celle-là n'était point une enfant gâtée, recevant avec un sourire mutin les jouets, les bonbons et les fleurs, quitte à être fustigée la semaine suivante. C'était une reine devant laquelle une salle entière tombait à genoux, une créature au-dessus de l'humain, dont le nom inspirait les plus grands poètes et, chose plus rare encore ! une femme qui faisait pleurer. Peut-on me dire depuis combien d'années la plus sensible des spectatrices est sortie, les yeux mouillés, de l'Opéra ou des Italiens ?

Chère grande Frezzolini ! voilà bien quatre ans que je la vis pour la dernière fois, dans un salon où il y avait peut-être en tout dix personnes. A force de la tourmenter, on obtint qu'elle essayât de chanter encore. Ce ne fut qu'un mince filet de voix tendre et plaintive, comme le son d'une harpe éolienne caressée par la brise du soir. La brise est tombée pour toujours. Repose en paix, toi qui fus la brillante, l'applaudie et la belle !

Une jeune fille du monde étranger vient de donner, elle aussi, aux reporters un douloureux et funèbre aliment. C'était une Russe ; elle se nommait Marie Baschkirtschef. Elle est morte pour avoir trop aimé, non pas le bal — c'était bon du temps de Musset — mais la peinture. Elle s'était donnée à l'Art comme certaines novices se donnent à Dieu : jusqu'à en mourir. C'était une *névrosée*, à la façon de beaucoup de Parisiennes d'aujourd'hui et de presque toutes les Slaves. Mystérieuses créatures chez qui la lame use le fourreau ! Est-ce parce que la lame est d'un acier plus fin ? oui, sans doute, mais aussi, trop souvent, parce qu'au lieu d'être en bronze, l'enveloppe est en velours ou en satin.

Du satin ! c'est là comme le dernier mot de l'oraison funèbre de la pauvre Marie. La mère infortunée s'est sentie prise, pour son enfant morte, de la folie du satin blanc. Le cercueil, la chambre, l'église, le caveau funèbre, tout cela en a englouti un millier de mètres. Hélas ! avec la centième partie, on eût taillé une superbe robe d'épousée à la belle Russe. Mais, à ces âmes exagérées et malades, le bonheur ordinaire, les tendresses naturelles de l'existence commune ne suffisent point. Comme l'*edelweiss* qui s'épanouit là où nulle autre fleur ne saurait prendre racine, elles cherchent, pour y vivre leur vie étrange, les inaccessibles sommets. Mais la fleur est faite pour l'abri de la haie verdoyante, pour le bord du ruisseau coulant dans la vallée, et c'est sur le pic orgueilleux, plus voisin du soleil, cependant, que l'hiver étend d'abord son drap funèbre.

CONSTANCE.





COSTUMES DE MADAME TURLE, 9, RUE DE CLICHY

Costume en drap pain brûlé et satin mordoré. — Jupe en satin mordoré, ornée devant et sur le côté, de quilles brodées au passé et de perles mordorées; une broderie légère relie les quilles, dans le bas, sous le panneau de la robe de drap. Cette robe, de forme princesse, est ouverte sur les quilles en façon de panneau; au bord, des perles mordorées font grelot. Les lés de derrière sont montés par des plis formant une tournure proéminente qui soutient les languettes découpées de la basque du dos. Une belle agrafe artistique ferme la robe sous la taille, là où finissent en pointe le plastron et la draperie plissée. Plastron en velours mordoré. Col droit et parement de la manche en satin brodé.

Costume en vigogne myrte. — Jupe en vigogne, ornée de rubans de velours posés en cercles et dégagée de côté par la tunique tombante. A droite, le devant descend en spirale et se plisse; le pouf est chiffonné et le

côté gauche relevé en panier est tout le long pincé en bouillon. Corsage lacé devant, avec des velours posés à cheval et de biais, sur l'épaule; des plaques de passementerie et perles arrêtent l'extrémité des velours; une plaque dans chaque pointe-gilet; à la manche ronde velours en bracelet. Col droit, fermé par une plaque.

Costume en cachemire et faille prune. — Jupe en faille avec un haut plissé en cachemire, sur lequel se détachent des pattes en faille entourées d'un biais. Grande tunique en cachemire relevée en vagues roulées; la première semble soutenue par une cordelière nouée de côté; le pouf est accentué. Corsage-veste ouvert sur une chemisette montante prise dans un corselet en velours prune, fermé de côté; col en velours fuyant devant, laissant voir le col droit à rayures. Cordelière sur la couture de l'épaule, et au-dessus du parement de la manche. Boutons dorés arrêtant les cordelière.



3271

COSTUMES JOURNALIERS DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 6, RUE GLUCK

Costume anglais en cachemire et velours aventurine de deux tons. — Sous-jupe en taffetas, au bas un plissé en cachemire, interrompu à distances égales par une boucle en velours. Jupe en velours avec le bord dentelé en crêpeaux; tunique en cachemire largement relevée. Sur le corsage en velours à très longue pointe, sont drapées deux écharpes en cachemire montées sur le dessus de l'épaule. Ces écharpes se croisent dans une ceinture en velours, et le surplus forme un panier arrêté sur la pointe du corsage; un poul chiffonné. Col en velours couvrant les épaules, et col montant arrondi. Au bord du premier, des crêpeaux en velours. La manche en cachemire est découpée en crêpeaux sur un bas de manche en velours.

Robe russe en étoffe du Thibet grise et velours, pour jeune femme et jeune fille. — Jupe en velours et grande blouse en étoffe du Thibet. Un corsage tendu en laine est boutonné devant; le dos est collant et la

blouse réunie à la couture du dessous du bras et de l'épaule. La blouse est relevée sous la taille par une ceinture en velours cachée sous les plis, et nouée derrière de deux coques à longs pans. Bretelles en velours et boutons-grelot d'un côté. Col droit fermé de côté. Manche large serrée dans un poignet en velours boutonné.

Costume en vigogne et velours marine. — Jupe en vigogne, garnie de quatre bandes de velours plissées de trois plis rabattus. Tablier en vigogne largement drapé, sur lequel se détache une draperie en velours pincée irrégulièrement par un chou en velours. Derrière, poul formé d'une écharpe en velours pincée de plis. Petite jaquette en vigogne, ouverte sur un bouffant en vigogne cerné d'une dentelle; revers en velours pris, à la taille, dans une ceinture-enfant. Col droit. A la manche, un parement en velours.

R É G I N E

(SUITE)

VII



QUAND Régine entra dans la salle à manger, elle paraissait calme, bien qu'un peu plus pâle qu'à l'ordinaire. Elle prit un œillet blanc au bouquet qui ornait la table, le mit dans ses cheveux, et s'assit, en attendant son mari. Celui-ci entra bientôt. Il avait l'air sombre; mais dès qu'il eut regardé sa femme, son front s'éclaira.

« En vérité, ma chère, lui dit-il tendrement, vous êtes chaque jour plus jolie ! »

— Et vous plus aimable, chaque jour, répondit Régine, avec un sourire.

— Cette toilette blanche vous sied à merveille, continua M. de la Borderie, en s'asseyant, et elle me rappelle une bien belle journée; décolletée ainsi et avec cette fleurette dans vos cheveux, vous paraissez si jeune qu'on vous prendrait pour une mariée. Mais vous ne mangez pas, ma chère, boudez-vous ce pâté ? »

Régine s'efforça d'avalier une bouchée.

« Moi aussi, dit-elle, je me rappelle cette journée, croyez-le. Bien souvent, j'en repasse dans mon esprit les moindres détails. A propos, qu'était-ce donc que cet homme qui est monté dans notre wagon ? un fou, m'avez-vous dit ? »

Le front de M. de la Borderie se rembrunit.

« Oui, un fou, dit-il, cessant de manger et tordant sa serviette d'un air distrait.

— Que voulait-il donc ?

— Il voulait de l'argent.

— Ah ! et pourquoi le demandait-il avec des menaces et des injures ?

— Parce qu'il prétend que je le lui dois.

— Mais vous ne le lui devez point, n'est-ce pas ? demanda Régine d'une voix qu'elle ne put empêcher de trembler. Son mari leva la tête et la regarda fixement.

— Vous avez lu la lettre que j'ai reçue ce matin ? dit-il. »

Tout le sang de Régine afflua à son cœur tandis qu'elle répondait : oui.

« Malédiction ! Et qui vous a permis de lire cette lettre ? »

— C'est par hasard, Pierre; ne vous fâchez pas. Jacques montait le plateau des lettres; il m'a dit qu'il y en avait une pour moi; j'en attendais justement une de ma tante; j'ai cru reconnaître l'enveloppe et l'écriture; j'ai pris précipitamment celle-là, et je l'ai ouverte, sans avoir seulement lu l'adresse.

— Quelle fatalité ! Mais, dès les premières lignes, vous avez dû vous apercevoir de votre méprise ?

— Oui, mon ami, je l'avoue; mais, après avoir lu les premières lignes, il ne m'a pas été possible de m'arrêter. Ne m'en veuillez pas », ajouta-t-elle, posant sa petite main sur le bras de son mari.

Il retira son bras brusquement.

« Pierre, je vous en conjure, demanda Régine, d'une voix tremblante d'émotion, dites-moi que vous ne devez point cet argent ? »

— Légèrement, non, dit-il.

— Légèrement... mais honnêtement ? »

Il ne répondit pas. Alors, elle se leva, et s'appuyant sur son épaule, elle lui dit à voix basse :

« La banque prospère, vous me l'avez dit; oh ! si vous pouviez le rendre tout de suite ? »

— Pourquoi pas ? fit-il, ironiquement; croyez-vous qu'on puisse, en un jour, soustraire vingt mille francs de la caisse ?

— Mais, dit Régine, plus bas encore, et rougissant comme une coupable, vous avez été généreux, prodigue même, envers moi : mes diamants ne me sont point nécessaires... Si nous les vendions ?

— Voilà une belle idée, dit-il en levant les épaules.

— Dites, pourquoi ne le ferions-nous pas ?

— Etes-vous folle ? vendre vos diamants ! pour qu'on croie que je fais faillite et que j'en suis aux expédients...

— Qui le saurait ? nous le ferions en cachette.

— Vous êtes bien Parisienne ! Qui le saurait ? mais, tout le monde. Il n'en faudrait pas davantage pour couler ma maison.

— Et la voiture ? nous pourrions nous en passer.

— Ce serait la même chose.

— Mon Dieu, dit Régine, jetant un regard désolé sur le mobilier somptueux qui l'entourait, et la vaisselle précieuse qui chargeait la table, n'y a-t-il pas moyen de nous priver de quelque chose ? N'y a-t-il vraiment aucun moyen ?

— Il y a un moyen, répondit brusquement son mari, c'est de n'y plus penser, et d'oublier que vous avez lu cette lettre.

— Oublier ! Eh ! le puis-je ? Mais, enfin, vous avez bien l'intention de vous acquitter, je pense ? vous paierez cet homme, quelque jour ?

— Payer cet homme ! s'écria Pierre dont la colère, longtemps maintenue, fit explosion; payer cet homme qui est venu troubler ma maison, jamais ! S'il avait encore le malheur de paraître devant moi, je lui brûlerais la cervelle, comme à un chien.

— Mais, insista Régine, effrayée et pourtant résolue, il est dans son droit puisque...

— Assez ! interrompit son mari, d'un ton dur. Les affaires ne sont point du ressort des femmes : mêlez-vous de ce qui vous regarde, je vous prie.

— De ce qui me regarde! s'écria Régine, exaspérée à son tour; cela ne me regarde-t-il pas?

— En aucune façon.

— Quoi! est-ce que je ne suis pas votre femme? est-ce que je ne porte pas votre nom?

— Eh bien?

— Eh bien, si vous ne voulez pas payer ce que vous devez, ce nom ne sera-t-il pas souillé? ne sera-ce point celui...

— Celui d'un voleur? interrompit-il en ricanant.

— Oui, répondit Régine, hors d'elle-même.

— Malheureuse! cria Pierre, en se précipitant sur elle, le bras levé.

— Frappez, dit-elle, sans reculer; puissiez-vous tuer la mère avec l'enfant: ils seront sauvés de la honte.

Mais l'exaltation qui avait soutenu Régine l'abandonna tout à coup; son visage pâlit, ses yeux se fermèrent, elle chancela et tomba, privée de sentiment, dans les bras de son mari. La colère de celui-ci se changea soudain en désespoir quand il vit sa femme blanche et froide comme un cadavre. Il sonna violemment. « Le médecin! cria-t-il au valet de chambre, vite! Madame se trouve mal. » Le domestique sortit en courant.

Pierre, alors, porta Régine sur le canapé; il renvoya Fantille qui était accourue et baigna lui-même d'eau fraîche le front de sa femme. Il ne la voyait pas revenir à elle; et, profondément inquiet, il attendait le docteur avec une angoisse inexprimable. Grand Dieu! la mort avait-elle vraiment touché de son aile cette chère créature? et lui, lui qui l'aimait si tendrement, était-il son meurtrier?

Enfin, le bruit d'une voiture se fit entendre; des pas précipités retentirent, la porte s'ouvrit et le docteur C. entra.

M. de la Borderie lui saisit la main, l'attira brusquement près de Régine, et le regardant avec anxiété:

« Est-ce qu'elle est... morte? dit-il d'une voix étranglée.

— Non, non, fit le vieux médecin; rassurez-vous, ce n'est qu'une syncope. Y a-t-il longtemps qu'elle a perdu connaissance?

— Le temps de vous chercher.

— Et, comment cela est-il arrivé?

— Nous étions à table, dit M. de la Borderie avec embarras; nous avons eu une altercation; tout à coup ma femme a pâli et elle est tombée.

— A terre?

— Non, dans mes bras.

— Ah! tant mieux, dit le vieux médecin. Croyez moi, monsieur de la Borderie, ajouta-t-il, si vous avez encore quelque différend, cédez-lui. Je me permets de vous dire cela, en ami, car les émotions peuvent être dangereuses dans sa position: il faut prendre garde.

— Dans sa position?

— Eh! oui; ne vous a-t-elle pas confié qu'elle vous rendrait bientôt père?

Il se souvint alors qu'elle avait dit: « la mère et l'enfant », il frémit: devait-il donc les perdre tous les deux?

« Oui, cédez-lui, répéta le bon docteur: elle est si jeune! vous pouvez bien la traiter en enfant gâtée. » Et il regarda avec un attendrissement presque pater-

nel, le corps frêle qui était étendu devant lui. Pauvre petite! elle faisait vraiment pitié avec cette figure de morte, cette robe brodée et cette fleur dans ses cheveux épars.

Le docteur tira de sa poche un flacon qu'il approcha du visage de Régine. Elle poussa presque aussitôt un faible gémissement, et ouvrant les yeux jeta un regard languissant autour d'elle.

« Régine! ma chérie! » s'écria Pierre, en saisissant sa main qu'il couvrit de baisers. Elle détourna la tête avec un soupir, et ne répondit pas.

Le médecin lui tâta le pouls. « Rien de mauvais, dit-il; couchez-la; je reviendrai ce soir. » Et, comme M. de la Borderie le reconduisait: « Pas d'explication, ajouta-t-il à voix basse; pas même de réconciliation. Evitez de rappeler ce qui s'est passé; il faut un repos absolu d'esprit et de corps; avec cela, je réponds du reste. »

Pierre revint auprès de sa femme, et l'enlevant dans ses bras, la porta sur son lit; puis il lui demanda tendrement comment elle se trouvait. Elle ne répondit point, et se tourna du côté de la muraille pour ne pas le voir.

Le médecin revint le soir et prescrivit à Régine une potion qui lui donna un lourd sommeil. Le lendemain, elle se trouvait mieux. Le bon docteur rassura M. de la Borderie, en affirmant qu'il n'y avait plus rien à craindre; mais il lui répéta que la santé de sa femme était délicate et exigeait beaucoup de ménagements.

VIII

Les jours qui suivirent furent de tristes jours. Régine restait silencieuse, ou ne répondait que par monosyllabes aux questions que lui adressait son mari. S'il la regardait tendrement, s'il lui disait un mot affectueux, elle détournait aussitôt les yeux et semblait éprouver une répugnance invincible pour tout ce qui pouvait lui rappeler le bonheur perdu. Elle ne paraissait même pas s'apercevoir de la patience extraordinaire de M. de la Borderie, patience qui était si peu dans son caractère et que les recommandations du docteur pouvaient seules lui donner. C'est que le cœur de Régine succombait sous le poids qui l'accablait. Partagée entre mille sentiments et mille résolutions contraires, elle ne savait à quel parti s'arrêter. Oh! qu'elle eût eu besoin de conseils! mais elle ne voulait pas en demander. Elle avait pensé d'abord à recourir à sa tante; au moment de le faire, elle y avait renoncé. Avait-elle été retenue par la crainte que mademoiselle Destors ne lui rappelât combien elle s'était opposée à son mariage avec M. de la Borderie? avait-elle eu peur de causer une trop grande douleur à ce cœur qui la chérissait? ou, plutôt, n'avait-elle pas obéi à ce sentiment d'honneur et de loyauté conjugale qui lui eût fait regarder comme une trahison, l'aveu du crime de celui dont elle avait accepté le nom? Quoi qu'il en fût, elle gardait son douloureux secret, mais ce fardeau était trop lourd pour elle.

Il n'était plus question de promenades faites ensemble; Régine les refusait invariablement et Pierre n'insistait pas. Elle sortait peu, mais toujours seule

et à pied, errant dans les quartiers les plus tortueux de la ville, cherchant à calmer par la fatigue physique l'agitation douloureuse de son âme.

Un jour, passant devant la vieille église de la Cité, elle y entra machinalement; elle en descendit lentement les marches, prit de l'eau bénite au grand baptistère de pierre qui se trouve au bas, et ne put se défendre de l'impression de crainte religieuse qu'inspire généralement cette étrange et belle église, plus grandiose encore dans sa simplicité sévère que l'immense basilique de Saint-Front, avec ses mille coupoles.

Régine s'avança vers la droite du chœur. Une femme venait de se confesser; il n'y avait qu'elle dans l'église, et elle remontait les marches pour sortir. On apercevait, à travers le grillage du confessionnal, les mouvements du prêtre qui, sans doute, s'apprêtait à le quitter. Régine, par un élan instinctif, s'y jeta. Et là, sous le sceau inviolable de la confession, elle dit tout: ses craintes, sa colère, son humiliation, ses incertitudes, ses angoisses; puis elle écouta, avide d'entendre une parole de consolation et d'espoir. Son attente ne fut pas déçue, et les conseils qui lui furent donnés portaient un tel caractère d'élévation qu'elle regarda pour la première fois le prêtre qui lui parlait, s'attendant presque à contempler un ange. Elle ne vit qu'un bon vieillard dont les cheveux blancs encadraient un visage qui n'avait rien de remarquable; il était fort simple, presque vulgaire; la sublimité de la morale qu'il enseignait ne venait point de lui, mais de son maître: il était le ministre de Celui qui a dit: « Ne jugez point et vous ne serez point jugés. » « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent. » — Oh! que Régine était loin de ce modèle! comme elle s'était laissée entraîner par la passion! Elle qui ne se croyait que malheureuse, combien elle avait été coupable! Elle le comprit alors, et ce fut avec un repentir sincère qu'elle inclina la tête sous le pardon du prêtre. Les dernières paroles qu'elle entendit furent celles-ci: « Courage et confiance, mon enfant, allez en paix. »

Quand Régine sortit de l'église, les yeux baignés de larmes, son cœur avait retrouvé, en effet, une paix qu'elle n'espérait plus goûter. Elle éprouvait le besoin de se recueillir encore et prit, pour revenir, le chemin des arènes, toujours solitaire. Là elle repassa dans sa mémoire, pour les y graver davantage, les austères conseils qu'elle venait de recevoir. « Priez! » lui avait-on dit, surtout: « Dieu exauce toujours la prière fervente. » Et Régine pria. Elle pria de toute l'ardeur de son cœur, en foulant ce sol jadis abreuvé du sang des chrétiens; et Dieu, suivant la promesse de son ministre, exauça sa prière en lui envoyant une inspiration généreuse. — Oui, elle aussi donnerait sa vie à Dieu! Il n'y a pas qu'un sacrifice, le sacrifice soudain et sanglant du martyr, il y a aussi l'immolation lente de soi-même, l'offrande chaque jour renouvelée de toutes les puissances de son être. Elle se consacrerait à cette tâche, elle y userait sa vie, s'il le fallait; mais le nom de celui qu'on venait de lui ordonner de respecter toujours et qu'elle aimait encore, elle le sentait, le nom de l'enfant chéri qu'elle portait dans son sein, ce nom ne resterait pas souillé. Elle allait se dévouer, ne plus songer à elle-même. Et, remplie de joie à cette

pensée, se sentant enfin dans la voie droite, elle remercia Dieu qui avait eu pitié d'elle.

M. de la Borderie ne fut pas médiocrement surpris lorsqu'en rentrant, Régine vint, comme autrefois, lui donner son front à baiser. Il l'attira sur son cœur et la regarda avec étonnement; sa femme lui paraissait changée: son charmant sourire avait reparu sur ses lèvres, moins gai qu'avant, peut-être, mais plus doux encore, et dans toute sa personne rayonnait je ne sais quelle grâce attendrie.

« Je viens de me confesser, Pierre, dit-elle; je n'ai pas pu y résister, et je ne veux point vous le cacher. »

Il pâlit légèrement, mais ce fut sans colère qu'il lui répondit: « Puisque cela vous rend si heureuse, je ne m'y opposerai plus. »

« Oh! merci, dit-elle, en l'embrassant. »

Il la retint, et semblait vouloir lui faire une confidence, mais il se contenta de lui rendre son baiser. Etrange contradiction du cœur humain: l'homme qui n'a point rougi de commettre une action coupable, rougit souvent de la réparer!

Le soir même, Régine écrivit deux lettres. La première, adressée à M. Daverley, était ainsi conçue:

« MONSIEUR,

« Monsieur de la Borderie, justement blessé des termes outrageants de votre lettre, ne veut pas traiter directement avec vous. Ce sera moi qui vous ferai parvenir, par fractions, les 20,000 francs qui vous sont dus. Je ne puis, aujourd'hui, vous envoyer que 300 francs, mais les envois suivants seront plus considérables. Veuillez adresser votre premier reçu, ainsi que tous les autres, à monsieur l'abbé X..., vicaire à la Cité. Il sera remis à monsieur de la Borderie.

» M. D. »

Dans la seconde lettre, Régine disait à mademoiselle Destors:

« MA BONNE TANTE,

« Je te prie de me rendre un grand service. Figure-toi qu'il me faut beaucoup d'argent pour accomplir un vœu que j'ai fait. C'est pour une bonne œuvre, mais je ne puis te dire laquelle, ayant fait vœu, aussi, de ne le confier à personne. Je vais faire beaucoup de dentelle; je t'en enverrai tous les mois plusieurs mètres pour que tu me les vendes à Paris. Tu m'adresseras l'argent chez M. l'abbé X..., vicaire à la Cité. — Je pense que tu feras bien d'en offrir chez les B., et chez les V... Ce sont d'excellentes maisons dont nous avons souvent admiré les étalages, mais je crois qu'ils n'ont rien comme ce que je t'enverrai. Tu diras que tu viens de la part d'une femme du monde qui veut en consacrer le prix à une bonne œuvre, et tu ne mentiras pas, je te le jure. D'ailleurs je sais que tu me croiras sur parole.

« Je n'ai le temps de te donner aucun détail sur nous. Nos santés sont bonnes. A bientôt une plus longue lettre; et, en attendant, mille tendresses de

» Ta RÉGINE.

» P. S. — Envoie-moi, je te prie, le plus tôt possible, une très grande provision de fils assortis: je n'en ai presque plus. Il me faudrait aussi des fuseaux, surtout des petits, les miens sont émoussés, ce qui m'em-

pêche de travailler vite. Je t'envoie, par le même courrier, un morceau de la dentelle de ma robe de mariée, afin que tu le fasses voir comme échantillon de mon talent. »

Quand elle eut écrit ces lettres, Régine prit, dans le tiroir de son chiffonnier, trois billets de cent francs que lui avait donnés son mari, pour s'acheter un manteau, et les glissa dans la première. Puis, elle cacheta et se rendit elle-même à la poste, afin qu'aucun regard indiscret ne pût surprendre la suscription des adresses. — Au retour, elle était rayonnante : elle avait commencé sa tâche.

IX

C'était un sombre logis que celui de Louis Daverley. Les deux pièces qui le composaient donnaient sur l'étroite rue Cassette; et, malgré leur élévation, se trouvaient obscures, car la maison qui leur faisait face était plus haute encore. Si le soleil ne les éclairait pas, aucune rumeur joyeuse ne venait non plus les égayer : les seuls bruits qu'on entendit parfois étaient celui de quelque voiture rasant le trottoir, ou les miaulements d'un chat affamé.

Madame Daverley, la mère, se trouvait seule à la maison, retenue dans son vieux fauteuil par la faiblesse de ses jambes qui, enflées et raidies par les douleurs, lui refusaient tout service. Avant de sortir, son fils avait approché d'elle une table vermoulue sur laquelle étaient déposés la tisane qu'elle devait boire, le tricot que ses mains tremblantes pouvaient à peine tenir et le livre qu'elle aimait à relire. Rien de plus pénible à voir que cette pauvre vieille infirme, abandonnée dans une triste chambre où tout, depuis la cheminée sans feu jusqu'au lit sans rideaux, révélait la misère, misère d'autant plus poignante que quelques objets élégants, débris d'un passé plus heureux, attestaient que les souffrances qu'elle apportait n'étaient point émoussées par l'habitude. Pourtant, le regard qui brillait sous la paupière flétrie de la vieille dame avait une expression de sérénité, et sa voix calme annonçait une résignation courageuse. Le titre du livre dont ses doigts avaient usé les pages donnait le mot de cette énigme : c'était le *Manuel du Chrétien*.

Madame Daverley ne lisait point pour le moment.

Elle cherchait à prendre un objet dans sa table; mais le tiroir n'avait pas été mis de son côté; ce fut avec la plus grande peine, et non sans danger qu'en se penchant beaucoup, elle parvint à l'atteindre. Elle l'ouvrit et en tira une bourse qu'elle renversa sur la table, il en tomba deux francs. Au même instant, son fils entra.

Louis Daverley ne partageait ni la foi ni la résignation de sa mère, et sur sa figure amaigrie, se lisait le plus farouche désespoir. La situation misérable dans laquelle il se trouvait lui semblait d'autant plus inacceptable que, peu d'années auparavant, il avait pu, sans présomption, rêver l'aisance, voire même la richesse. Cousin germain du banquier Auguste Daverley, et employé dans sa banque, il possédait l'affection de celui-ci au point de croire, ainsi que tous ceux qui l'entouraient, qu'il en serait un jour l'heureux héritier, en dépit de la parenté plus proche de M. de Laborderie, fils d'une sœur de ce même Auguste Daverley.

Beaucoup plus âgé que son cousin Louis, car il approchait de la cinquantaine, M. Auguste Daverley l'avait toujours regardé comme son fils, tandis qu'il s'était brouillé avec sa sœur à laquelle il n'avait jamais pardonné de s'être mariée à un noble, et d'avoir quitté Périgueux pour Sarlat. Quand elle mourut, il s'était conformé strictement aux convenances, mais n'avait nullement tenté de se rapprocher de son neveu Pierre. Il faut dire que celui-ci, qui aimait passionnément sa mère, s'était tenu, grâce à ce sentiment, et grâce aussi à la hauteur naturelle de son caractère, dans une réserve glaciale qui avait achevé d'indisposer son oncle et de rendre impossible toute relation entre eux. Louis Daverley restait donc le favori du banquier. Les cadeaux fréquents qu'il en recevait, joints à son traitement, lui avaient permis déjà de se constituer une épargne d'une vingtaine de mille francs qu'il avait placés assez avantageusement. Trois ans avant l'époque où commence cette histoire, il venait, sur le conseil de son oncle, de les retirer pour acheter, ainsi que celui-ci, plusieurs arpents de vigne, du côté de Bergerac. C'était une magnifique occasion, et M. Auguste Daverley qui se préparait à faire le voyage et l'achat pour tous deux, tandis que son neveu garderait la banque, se réjouissait d'avance de cette excellente affaire.

MARIE LIONNET.

(La suite au prochain numéro.)

ÉNIGME

On ne la remplit pas de miel, de lait, de crème;
Son contenu modeste est mis au dernier rang;
Pour les tables du pauvre, on la vide en carême;
Mais elle exhale encore une odeur de... hareng!
Il coule sous un ciel dont l'azur est splendide;
Les fleurs du grenadier se mirent dans ses eaux;

Jamais, d'un vent glacé, le souffle ne le ride;
Et, dans toute saison, s'y baignent les oiseaux.
Je m'accuse d'avoir, en ma petite enfance,
Eprouvé du penchant pour ce vilain défaut;
Mais, par maintes leçons, enfin mise en défense,
Je sais tenir ma langue aujourd'hui comme il faut.

Explication des Homonymes du 15 Novembre : *Porc, pores, port.* — Explication de la Charade : *Poisson.*



Col en surah crème, pour jeune fille.

Col en surah crème, couvert par un col en dentelle. — Dessous, rabat en dentelle tombant sur un bouillonné en surah crème, au bord inférieur duquel est monté un bouillon en dentelle, qui se termine par un pan; des fronces réduisent l'ampleur à la hauteur de la taille. Coques en ottoman piquées de côté.

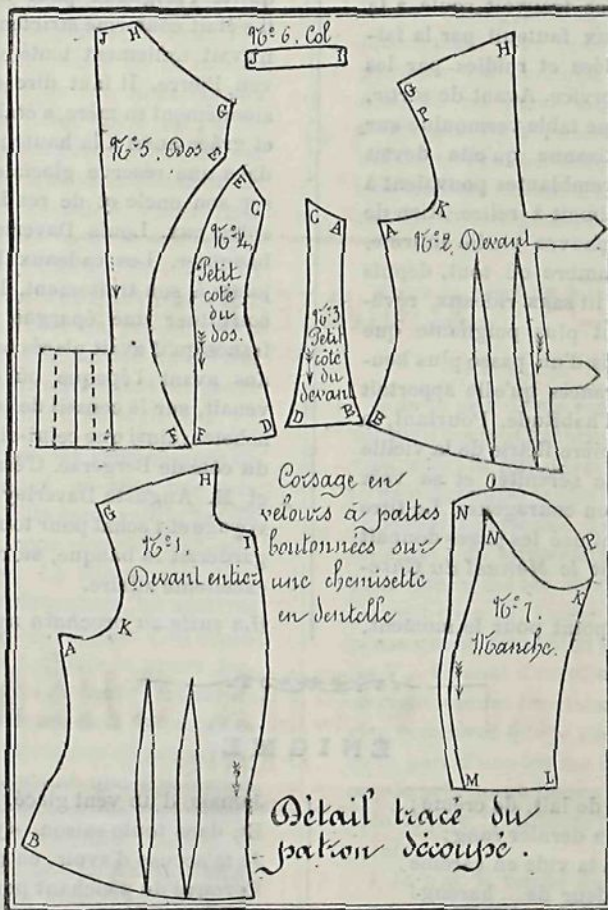
Explication du patron découpé.

1, Doublure du devant. — 2, Devant. — 3, Petit côté du devant. — 4, Petit côté du dos. — 5, Dos. —

6, Col droit. — 7, Manche (dessus et dessous).

Il faut 1 mètre 50 c. d'étoffe en 1 mètre 20 c. de largeur ou 3 mètres en 60 centimètres de largeur pour faire ce corsage. Les flèches indiquent le droit fil et les lettres de raccord correspondent aux coches du patron découpé. Il faut tailler la doublure du devant, puis le devant, et appliquer celui-ci sur la doublure; faire les pinces qui les maintiendront l'un sur l'autre. Le bord du devant joue sur la doublure qui se boutonne tout le long. Cette doublure doit être en soie. Joindre les petits côtés et le dos en suivant l'ordre dans lequel ces patrons sont placés au détail. La basque du dos est ouverte au milieu, avec deux doubles plis creux. Le bord du devant et celui des pattes sont liserés d'un passepoil. Col droit.

La chemisette en dentelle doit avoir 40 centimètres de largeur sur 70 centimètres de longueur: la monter par des fronces



Corsage en velours ottoman avec chemisette en dentelle. (Patron découpé.)

à l'encolure; la moitié qui doit dépasser le milieu du corsage, se fronce à un liseré et se maintient par une agrafe au bas du col droit. La chemisette est partagée en deux bouffants par les pattes du corsage qui passent dessus; le bas tombe en pan. La manche demi-longue se monte par des fronces, dans la partie comprise entre les coches, coches qui correspondent aux lettres du détail O P.

Ce corsage se fait soit en velours uni grenat, myrte, mordoré, soit en ottoman broché velours, et se porte sur toute sorte de jupes claires ou foncées. Figurine page 192.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4495, et le patron découpé d'un corsage en ottoman broché de velours, fermé par des pattes, sur une chemisette de dentelle, figurine, page 192.